

avaient orné sa tête gisaient éparses sur le plancher, et ses cheveux dénoués flottaient sur son cou et sur ses épaules. En recouvrant ses sens, elle parut avoir pris une ferme résolution ; elle se leva et se dirigea vers le portrait de Paul.

— *Un dernier baiser, frère ! dit-elle tout bas et avec calme. Adieu et non plus au revoir ! Graziella vous quitte, elle renonce au bien-être qu'elle devait à votre père, pour embrasser la pauvreté que lui ont léguée ses parents ; Elle ne le déplore pas—non, au contraire. Elle va à la recherche de sa vraie famille : des pauvres pères, des mères au désespoir, des enfants délaissés, des malades sans secours..... Oui, oui ! Dieu me le dit par la voix de ma mère : voilà ma famille.—Adieu, Paul ! pense : quelquefois à votre sœur et soyez heureux.*

Dans la matinée du lendemain, Graziella entra au salon où se trouvait la baronne de Mirville. Elle ne semblait plus la même : la timide jeune fille avait fait place à une femme grave, digne dans son maintien, calme et ferme dans sa démarche, inébranlable dans sa résolution.

La baronne leva sur elle un regard inquiet.

—Madame, dit Graziella, d'une voix émue ; je viens prendre congé de vous, et vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour la pauvre orpheline de Herlicum.

—Comment, mademoiselle, que voulez-vous dire ? fit la baronne avec surprise.

—Je vais vous quitter, madame.

—Qui donc a pu vous inspirer une pareille détermination ?

—Personne, madame ! je pars volontairement. Je renonce à toutes les richesses dont vous avez bien voulu me gratifier ; je n'emporte avec moi qu'une reconnaissance qui sera éternelle, pour tous les bienfaits dont je vous suis redevable.

—Et où voulez-vous donc aller, mademoiselle ? demanda la baronne avec un apparent intérêt.

—Là où Dieu m'a appelée cette nuit avec plus de force que jamais : au couvent.

—Au couvent ?..... Avez-vous perdu la tête ?...

—Non, madame ! Je sais parfaitement ce que je dis et ce que je fais. Je vais poursuivre la carrière

dans laquelle j'ai fait hier le premier pas dans vos salons ; je vais chercher l'affection et le bonheur dans le soulagement de l'infortune, dans l'assistance aux malheureux dénués de tout.

—Encore une fois, mademoiselle, vous avez perdu l'esprit !

—Si c'est avoir perdu l'esprit que de vouloir se vouer tout entière aux pauvres et à Dieu, oui, madame ! répliqua Graziella avec fermeté. Je m'en vais—et j'espère que vous ne me refuserez pas votre consentement, je vais me présenter à l'hôpital.

—Comment, vous voulez ?...

—Entrer chez les Sœurs de Charité, madame.

—Dans un ordre aussi austère, aussi répugnant !

—Aussi grand, aussi austère, aussi beau, qui m'inspire depuis longtemps l'attrait le plus vif. Ah ! madame, n'est-ce pas bien de se consacrer au service du pauvre, de lui donner toute son affection, toute sa vie ? Ne mettez pas d'obstacle à mon départ, je vous en conjure.—si jamais je vous ai offensée, madame, je l'ai fait sans le savoir ; si je vous ai causé quelque peine, ne l'attribuez qu'à l'inexpérience de ma jeunesse, et pardonnez-le moi, dit Graziella en tombant à genoux, pardonnez-moi avant que je fasse le premier pas dans une vie nouvelle.

La baronne se sentit frissonner, et releva l'orpheline avec douceur. Elle avait honte de ses procédés indignes envers l'enfant d'adoption de son époux ; mais en même temps elle calculait avec une certaine joie que l'obstacle principal au bonheur de son fils allait être enfin écarté sans la moindre peine. Les remontrances qu'elle faisait à Graziella, soi-disant pour la détourner de son dessein d'entrer au couvent, n'étaient que pure hypocrisie ; et les larmes qu'elle essayait de ses yeux ne venaient certes pas du cœur.

Elle fit donc semblant de résister d'abord ; mais enfin, poussant un profond soupir, elle reprit :

—Ainsi, c'est bien volontairement que vous nous quittez, Graziella ? et sa voix tremblait.

—Bien volontairement, madame.

—Ne regrettez-vous pas le monde, le luxe, les fêtes ?

—Non, madame.

Elle hésita encore un instant, puis elle ajouta :

—Eh bien ! partez alors, et si un jour vous regrettez votre détermination actuelle, revenez à moi comme vous reviendriez à une mère.

—Oh ! merci ; s'écria la jeune fille en baisant les mains de la baronne. Adieu, madame ! soyez heureuse ; je prierai Dieu de répandre sur vous toutes ses bénédictions. Adieu !

Et de tout cœur elle embrassa celle qui aurait dû lui tenir lieu de mère, sans songer à tout ce que celle-ci lui avait fait endurer ; et en ce moment elle l'aimait en effet comme elle eût aimé sa propre mère revenue en ce monde. Elle se dirigea vers la porte.

—Ne prendrez-vous pas congé de Paul ? fit la baronne d'un ton insidieux. Graziella s'arrêta. Son cœur battait plus vite, et elle avait peine à retenir ses larmes.

—J'ai déjà pris congé de lui ! dit-elle tout haut, et en elle-même elle ajouta : comme j'aurais désiré le faire, du moins !.....

Elle songeait au portrait qu'elle avait censuré dans sa chambre comme une relique.

—Madame, reprit-elle, veuillez dire à Paul que Graziella lui a voué une affection fraternelle qui ne s'éteindra jamais, et qu'aussi longtemps qu'elle vivra, elle priera Dieu pour qu'il soit heureux.

Bientôt après elle quitta la maison, où elle avait passé les heureuses années de son enfance, et où son père adoptif avait espéré, jusqu'à son lit de mort, qu'elle serait toujours considérée comme sa propre fille.

Elle avait fait ses adieux à tous les serviteurs en leur remettant à chacun un souvenir. Alors elle se rendit chez ses amies, où elle rencontra le jeune vicomte qui, la veille, avait réveillé en elle le sentiment de la charité et de l'amour du prochain. Elle lui remit le peu d'argent qu'elle possédait, en le priant de le joindre à la somme recueillie la veille pour la jeune mère infortunée.

—Je vais, dit-elle à ses amies qui l'entouraient en pleurant, je vais me consacrer au service des pauvres. Ne frissonnez pas à cette pensée, ne me plaignez pas, ne pleurez